

Un témoignage tire du film: Attester ou détester l'universal
Um depoimento extraído do filme: Atestar ou detestar o universal
A testimony extracted from the film: Attesting to ou
detesting the universal

*Jacques Barbier*¹

Ficha técnica do Filme:

de Emmanuel Dayan e Olivier Courtemanche

Colaboração para a realização e montagem:

Yacine Dramou, Susie Cuvelier e Leo Siboni.

Produção:

Insistance Film. Site: www.insistance.org

«Qu'évoque pour vous le mot Universel, qui soit en rapport avec votre expérience d'analyste, attester ou détester l'Universel?» Question abrupte d'Alain Didier-Weill, dans le cadre de son séminaire; question d'analyste encore et encore analysant.

Il nous proposa de dire devant une caméra, sans texte préparé autrement que pensé, ce qui découle de la question. Parole risquée. Exercice risqué.

Pas une séance d'analyse en live, mais explorer ce que le signifiant induit dans la pratique réelle.

Ce qui m'est venu de dire en réponse à la proposition d'Alain - sans préjuger de la pertinence de l'association - fut le récit d'un début d'analyse qui m'a fait concevoir un avatar des sentiments humains : la haine.

Recebido em 02 de maio de 2013
Aprovado em 10 de junho de 2013
Publicado em 15 de julho de 2013.

J'avais comme tout le monde une idée de ce que peut être la haine : une détestation intense, le plus souvent adressée, plus ou moins durable, assez désagréable, avec un objet désigné en dépit des déplacements et persévérations : Jouir de la haine.

Le verbe jouir étant entendu avec toute l'équivoque qui s'y rattache, comme il est possible de l'entendre chez le notaire.

Dans une série de séances, assez brève, assez ramassées dans le temps, ce patient m'a fait découvrir une autre version de ce que pouvait être la haine.

Je vais raconter un condensé de ce que ces séances racontaient.

Cette personne me dit :

C'était à la maison. J'étais seul dans la cour. Comme d'habitude.

Je pleurais. Personne ne l'a vu. Comme d'habitude.

Et puis j'ai eu le sentiment que je pouvais disparaître et que ça ne ferait rien.

A cet instant-là j'ai décidé de me venger et de me protéger.

J'ai décidé ça.

Un peu plus tard j'ai constaté que je faisais des malaises, je tombais et ce n'était pas de l'épilepsie. Je m'absentais.

Je lui dis

-Vous vous rendiez «seul», vous vous absentiez: ...tout seul.

- Ha! bizarre. Je n'avais pas fait le rapprochement avec la solitude, celle de l'enfance.

Cette solitude désagréable...(il associe...) pourtant je n'ai jamais éprouvé ni de haine ni de ressentiment contre personne. (silence) Non, rien.

Cette affirmation m'a mis un peu la puce à l'oreille. Je lui ai fait remarquer que lors de début de la première séance, lorsqu'il était arrivé, il était très désagréable, se plaignant, qu'il faisait trop chaud ou trop froid, que l'abord... enfin désagréable, il s'était rendu désagréable.

J'ai insisté et répété que lorsqu'il était arrivé, il s'était rendu si désagréable et ça m'avait été pénible, fatigant, que la première séance avec lui avait été fatigante.

Il me dit:

-Je ne supporte pas que les gens soient à l'aise. je me méfie, je ne laisse pas entrer.

(Silence)

Il me vient de lui dire : Quelle est la date de la fermeture?

J'avais eu une idée d'une époque de vie, d'une date, plus que d'un événement.

(sourire à peine visible, repris.)

Il me dit :

-J'avais très peur de la solitude, pour me venger et me protéger. Je me suis fermé après cette situation, après cette histoire dans la cour. J'avais 4 ou 5 ans. Je me souviens bien que, après-ça, je n'ai plus souffert de la solitude, je n'ai plus souffert du tout.

Il raconte ensuite une série d'anecdotes qui témoignent d'irritations fugitives et de manoeuvres qu'il opère pour faire cesser ce qui pourrait devenir une relation avec quelqu'un.

Je lui demande : mais c'est les manifestations de la vie que vous détestez?

J'avais l'idée, avec la théorie (pulsion, relation, présence, abandon), d'un lâchage précoce et répété.

Il confirme :

Effectivement dès que quelqu'un est un peu vivant, j'essaie que ça s'arrête.

J'ajoute :

N'est-ce pas de la vie elle-même dont vous vous protégez en détestant la vie dans ses manifestations; les vôtres, des autres vivants dans une relation, c'est la vie même que vous détestez.

Je pensais sans le dire, au-delà de la jalousie.

Les séances suivantes, près l'interprétation, il a été profondément triste et pour la première fois de sa vie - dont il se souvenait - il pouvait dire ce qu'était un ressentiment profond adressé à quelqu'un au travers de souvenirs de situations. Les relations avec autrui avaient été désinvesties préventivement. Il s'était interdit toute demande pour ne pas éprouver la dépendance imaginaire et réelle que lui faisait ressentir - comme une souffrance sans bord- le fait de n'être pas visible. Ne pas être visible en dépit de sa quête et de son attente constante, affamée.

L'absence de possibilité de symboliser cette absence par un dire qui lui aurait été adressé, réalisait un traumatisme aux effets permanents, au présent, un arrêt sur image, pas une répétition qui se conçoit avec l'écoulement du temps et des scansions.

Il m'a appris que la haine peut être autre chose qu'un sentiment associé à un «objet» pensable, représenté et déposé par exemple sur une personne. Sa haine était une **façon d'être**.

La haine s'éprouvait sous la forme de la fermeture et non pas haine de quelque chose de pensé, éprouvée, représenté dans des scènes ou scénarios racontés.

Après l'interprétation, cette personne a eu une possibilité de mettre en récit ce qui ne se disait qu'avec le verbe être dans un présent permanent. Son être était haineux, pas lui.

Les verbes pouvaient retrouver des modalités de conjugaison temporelles, les modalités actif-passif au service du récit.

Je lui ai demandé de répéter plusieurs fois le récit de la scène de la cour, en demandant, à nouveau avec insistance les détails contextuels, sensoriels, corporels, concomitants à sa décision. Pourquoi à ce moment et ni avant ni après ou pas du tout?

Le récit, répété sur demande, produisit des écarts inattendus, des versions inédites qui renouent avec le corps pulsionnel de cette époque et l'imaginaire qui lui était lié. Il manquait la possibilité de symboliser le trou auquel il s'était assigné en lieu et place de celui où il avait été jeté : Il avait pris une décision.

Il vivait réellement son invisibilité dont il vérifiait la puissance de faire apparaître une image insignifiante dans le regard de ses parents, en échange de supporter passivement cette invisibilité produite par eux. Il renversait la situation.

Je me suis souvenu précisément à ce moment de l'importance qu'avait eu pour moi la lecture ancienne de ce petit texte de Freud : Constructions dans l'analyse. Texte tardif (1937) qui invite à inventer, à être inventif relativement aux pièces se révélant manquantes dans une cure analytique. Inventif, sous contrôle de l'analysant.

La métaphore archéologique de Freud garde sa valeur comparative - avec les limites qu'il indique - pour un travail «en profondeur».

Ce patient préférera la solution: Nier, même pas mal, plus tôt que l'effondrement.

Il découvrira assez vite dans l'analyse, ce que le roman familial avait déterminé pour lui, c'est à dire ce qui était antérieur à sa naissance, qui présidait à sa «conception». Les esprits rôdaient alors et qui cherchaient une résidence dans ce nouveau né. Sa naissance opportune en a donné l'occasion et un destin.

L'analyse lui a offert d'opérer une autre décision : devenir.

¹ Psicanalista. Membro de Insistência- Art, psiyhanalyse et politique - Paris. Endereço Institucional: 7, Rue de la Esperance, 75013. Paris. France. E-mail:je.barbier@me.com